

Extrait du livre

De gré de force

Rossano Rosi

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Cet ouvrage est publié
avec l'aide de la Communauté Française de Belgique

Couverture : © Pascal Meuwissen
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2005.
12 rue du Président – 1050 Bruxelles – Belgique
www.lesimpressionsnouvelles.com

Rossano Rosi

DE GRÉ DE FORCE

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
PARIS - BRUXELLES

*Ce sera comme lorsqu'un homme qui a faim rêve
et voici qu'il mange, mais il se réveille
et se sent à jeun ;
et comme lorsqu'un homme assoiffé rêve
et voici qu'il boit, mais il se réveille
et voici qu'il est las et se sent altéré...*

Isaïe, XXIX, 8.

Prologue

Victoire ! Il y avait bien une lettre ce matin, une petite enveloppe carrée, lorsque je suis descendu relever le courrier, ainsi qu'aussitôt lavé, rasé, vêtu je le fais chaque jour, avant de remonter dare-dare avaler une tasse de café noir en réprimant tant bien que mal les halètements que m'occasionnent quatre étages parcourus au pas de course dans les deux sens et la désillusion de n'avoir une fois de plus rien trouvé sinon des publicités ou du courrier administratif, une petite enveloppe carrée cette fois-ci a bel et bien attiré mon attention. Victoire. Victoire. Victoire ! Elle était là, qui luisait dans la lumière hésitante de la cage d'escalier, elle n'en paraissait que plus blanche ; et comme je m'apprêtais à dévaler la dernière volée de marches, je l'ai aperçue tout de suite, là-bas, par terre, sur le dallage noir. D'emblée j'ai eu la conviction qu'elle m'était bien destinée, *non non*, qu'il ne s'agissait pas d'une erreur, et je me suis précipité encore plus vite pour la recueillir entre mes mains, au moment même où celles, invisibles, du facteur, de l'autre côté de la porte, déversaient à sa suite une demi-douzaine d'enveloppes oblongues dont je ne me suis pas soucié.

Le battant de la boîte aux lettres a claqué. Mon cœur s'est emballé. Alors que j'allais peut-être me décider à la froisser sans la lire ni même l'ouvrir (après tout, c'eût été une façon comme une autre de tirer vengeance,

fût-elle tardive, de son inexplicable silence), je n'ai pas reconnu l'écriture de Victoire.

Il n'y avait pas de timbre. Juste mon nom : *Agapet Adulé*. Je l'ai répété plusieurs fois dans le gouffre soudain ouvert en moi, d'une voix d'abord hésitante, puis de plus en plus assurée, très vite, comme quand on dit sans respirer *Les-che-mi-ses-de-l'ar-chi-du-ches-se...*, et je l'ai fait alterner avec celui de Victoire comme pour mieux les tresser l'un à l'autre, *Vic-toi-re* — un nom que je n'avais plus prononcé depuis si longtemps, ça faisait du bien, des chatouillis dans le bas-ventre, une chaleur quelque part entre les poumons et la plèvre, et le bras plié en angle droit, je tenais l'enveloppe au bout de mon poing serré en me mirant le blanc des yeux dans le miroir ovale qui orne le mur du corridor. Puis j'ai ouvert la porte.

Le facteur était en train de tourner le coin de la rue Jaune, quelques mètres plus bas, petit bonhomme sombre et net sur la toile bleutée du crépuscule. Personne d'autre.

On avait donc déposé l'enveloppe sans rien attendre. Du reste peut-être depuis longtemps. Au milieu de la nuit même, qui sait ? Ou tard dans la soirée, hier, alors que j'étais, au lieu de *travailler* (comme il faudrait, pourtant, que je le fasse chaque soir de chaque jour), confortablement installé devant mon poste de télévision, une tasse de tisane *Bonne Soirée* à portée de la main, et que je regardais l'une des cassettes préférées de Victoire. Cassettes qui sont toutes restées à l'endroit exact où elle les a abandonnées et où je m'efforce, en surmontant mon aversion pour les rangements

irrationnels, de les remettre après chaque usage, grâce aux rectangles parfaits que découpent leurs tranches dans la poussière.

Le soir, quand elle n'avait pas envie de lire un *Sibyline*, elle en regardait une, blottie contre une pile de coussins, elle fixait alors l'écran et entortillait une mèche de cheveux autour de son index en mâchonnant un énorme bubble-gum, et quand elle se levait pour aller pisser, elle ne prenait jamais la peine d'enclencher la pause, car de toute façon, cette cassette, comme toutes les autres, et comme tous les *Sibyline* qui jonchaient le sol de la chambre autour du lit, elle la connaissait déjà par cœur, sans compter, cette cassette, qu'on l'aurait bientôt encore vue et revue, elle revenait donc des toilettes et me demandait où elle en était, si Escrinville l'avait déjà livrée en pâture à toute la chiourme du vaisseau ou si le Rescator avait déjà réussi à pénétrer en catimini chez les Barbaresques afin de retrouver sa trace et la délivrer du joug du Sultan. Entre-temps Victoire avait vite repris place sur le divan, non sans une légère pointe d'angoisse, elle saisissait une nouvelle mèche de cheveux, se penchait pour aspirer la boule informe qu'elle avait doucement recrachée, toute rose et toute chaude, sur l'accoudoir, puis écoutait en se replongeant dans le film le bref résumé que je lui faisais, désabusé, des derniers rebondissements dramatiques qu'elle venait de rater.

J'étais agacé en mon for intérieur par ces heures perdues qu'à cause de son incroyable indolence, je ne consacrais pas à mon *travail* — à cette âpre enquête que je tentais de mener depuis si longtemps sur l'*Affaire*

des Carrières et qui m'avait déjà coûté tant de peine, à force de lutter contre le silence étouffant où elle avait été engloutie. Et tant d'heures de *travail* m'attendaient encore, si je voulais mener à bien ce projet grandiose, tant d'heures que, cependant, je gaspillais sans vergogne, piteusement assis devant l'écran de la télévision. Aussi, je me mettais très vite à claquer des doigts, juste assez fort pour qu'elle me dise au bout d'un temps :

– Agapet... arrête... Tu veux bien ? Le film... arrête...

Mais son ton n'était pas assez suppliant à mon goût, et j'y allais de plus belle, jusqu'à ce qu'elle atteigne, dépouillée de tout orgueil, ce niveau d'humilité qui ne manquait jamais de me satisfaire :

– Agapet... arrête... Je t'en conjure ? Pas ça... arrête...

Encore deux ou trois claquements de défi, et je cessais enfin mon petit manège, puis sans plus rien dire, immobiles devant la chose, en bâillant tendrement, nous regardions la fin de l'histoire, avant d'aller nous coucher et de jouer à imaginer ce que nous eussions fait, nous, à la place de Geoffrey ou d'Angélique dans de pareilles aventures.

Tous ces détails de notre vie quotidienne, hier soir, je me les suis remémorés un à un, en lapant ma tisane devant le poste, trop absorbé par l'écran et le bruit de fond de nos souvenirs pour entendre claquer la boîte aux lettres. Sans quoi, audacieux comme je le suis, je n'aurais pas manqué de courir à la fenêtre pour tenter de surprendre le messenger anonyme avant qu'il ne s'évanouisse dans les rues avoisinantes.

Je me suis assis sur la première marche de l'escalier, le creux du dos calé contre le boudin de la deuxième et les pieds bien à plat sur le paillason. Avec soin, j'ai remonté mes chaussettes de façon à ce qu'elles soient bien lisses le long de ma cheville et j'ai resserré les lacets de mes chaussures. J'ai oublié l'heure et la nécessité où je suis de me hâter pour me rendre à la gare, attraper le train de Bruxelles parmi la cohue de mes congénères et me présenter à temps, armé de ma serviette, devant le sourcil scrupuleux de M. Lu (mon Chef) au trente-quatrième étage de la Tour K. J'ai voulu déchirer l'enveloppe ; je me suis ravisé en palpant le carton qu'apparemment elle contient.

– Ça, ça ne peut être qu'un mot d'Ed ! m'exclamé-je. Ce cher, ce bon vieux Ed ! Un mot, quelque chose de très bref, quelque chose comme : *Courage !* griffonné à la va-vite sur un bout de carton. Une fiche en fait, *oui oui*, une de ces fiches tout écornées dont ses poches ont toujours été pleines, au cas où.

À elle seule, cette fiche vaut pour la signature que, comme à son habitude, Ed n'a pas apposée : toujours il s'y refuse, il s'y refuse depuis la toute première fois où il a été confronté à une telle procédure. (*Non, s'était-il écrié devant le formulaire qu'une main ornée de poils grisonnants et d'une alliance dorée lui tendait, alors qu'il était encore haut comme trois pommes, je suis un être sans signature, j'ai beau n'être qu'un enfant, je m'insurge contre un tel acte d'expropriation de soi. Consternation du vis-à-vis.*)

– *Courage ?* Je n'ai pas vraiment compris où il voulait en venir.

J'ai mis l'enveloppe en poche ; j'ai entamé dans la pénombre l'ascension du premier étage, enchaînant du même pas soutenu qui me caractérise celle des deux

suivants. Aucune marche n'a craqué ; aucun son n'est sorti d'entre mes lèvres. Furtif comme je le suis, ni les Voiture ni Dumou n'ont pu détecter mon passage devant la porte de leur appartement. Les judas sont restés aveugles.

Arrivé sur le seuil de mon propriétaire, pourtant, au troisième, je me suis arrêté quelques secondes, le temps passe tout de même, pour reprendre mon souffle. Au risque de me faire surprendre, j'en ai profité pour observer la porte et lire la jolie plaque de cuivre qui y est vissée : *Vanbedene*.

Clac. Le bouton de l'interrupteur s'est mis à briller, tout orange, dans l'obscurité. Sans aucune hésitation, je le presse à nouveau, allant à l'encontre des vifs conseils du propriétaire, qui estime que, pour quatre étages et un homme dans la fleur de l'âge comme moi, vivant sainement, « travaillant », ne fumant pas et de surcroît coutumier des transports en commun, il est amplement suffisant de n'enclencher qu'une seule fois la minuterie de la cage d'escalier. Je viens donc de commettre cette hérésie lorsque, pour la première fois, je me rends compte que l'ampoule, une maigre ampoule de quarante-cinq watts, se trouve en fait juste devant sa porte...

Sans doute n'ai-je jamais vraiment ignoré ce point de détail, mais je ne m'en étais jamais rendu compte auparavant de façon aussi nette : *il n'y a qu'une seule ampoule de quarante-cinq watts pour toute une cage d'escalier de quatre étages, et comme par hasard elle se trouve sur le palier même du propriétaire...*

Aussitôt, ravalant la salive bilieuse dont ma bouche vient de s'emplier, je l'ai imaginé, juste de l'autre côté du mur, avec un bonnet à pompon sur son crâne pointu, la masse de son ventre enfouie sous un édredon trempé

de sueur, la sueur aigre que donnent les chiffres et l'argent dans les rêves, je l'ai imaginé, malgré l'heure matinale, en train de faire et refaire du fond de son lit le bilan ventilé de la consommation d'électricité de tout l'immeuble, moi (Agapet Adulé), lui (Vanbedene, propriétaire et professeur fraîchement retraité du Collège), Dumou (le diplômé du deuxième, créature du précédent, à qui il vient d'ailleurs de succéder en ce même Collège), enfin les Voiture (jeune couple oisif occupant rez-de-chaussée et bel étage en compagnie de deux rejetons mongoliens âgés de quatre ans, jumeaux univitellins), je l'ai imaginé en train de pianoter minutieusement sur le clavier d'Aristote, l'ordinateur trônant à moins d'un mètre de son oreiller, comme j'avais pu le constater une fois où j'étais entré chez lui pour traiter d'une affaire de plomberie.

La porte de sa chambre était restée ouverte. Depuis le salon où il m'avait prié de patienter quelque peu, le temps, m'avait-il expliqué en exhibant sans aucune pudeur ses gencives de bébé, le temps d'aller remettre fon dentier, un nouvel appareil bien fer mais qu'il avait, hélas ! du mal à fupporter au point qu'il envivavait même de retourner à la Mutuelle pour fe plaindre, j'avais alors passé la tête dans l'entrebâillement de la porte de sa chambre, comme ça, par simple curiosité, et j'avais vu l'écran diapré d'Aristote, traversé en silence par toutes sortes de formes géométriques, là, sur la table de chevet, au milieu d'un amoncellement de choses, un réveil, des boîtes de médicaments, une minicalculatrice, un petit carnet à spirales noirci de calculs préparatoires, puis j'avais retiré ma tête et l'air de rien, j'avais attendu

son retour. Vanbedene était revenu, muni de dents, et, comme toujours chaque fois que j'essaie de lui parler d'un quelconque problème, voilà qu'il s'avance vers moi par de vifs pas de souris et qu'il me pousse inexorablement hors de chez lui :

– Petits sous, gros soucis ! Regardez, là... Observez bien ces chiffres... Vous voyez ? Est-ce que vous voyez ? s'écrie-t-il en me tendant des graphiques. D'un petit signe de tête, j'acquiesce, n'ayant porté qu'un regard fugace à ces camemberts rouges, ces colonnes vertes, ces sinusoïdalités bleues, je recule, je sors, la porte s'était déjà refermée. Les bras ballants, j'avais alors attendu *quelque chose* : qu'elle se rouvre, la porte, qu'il revienne, Vanbedene, m'expliquer que oui, tout compte fait il acceptait puisque la plomberie était effectivement de son ressort, ou bien qu'elle ne se rouvre pas, la porte, et que je l'enfonce et les défonce, tous les deux, à coups de pieds et de poings. Au lieu de ça, j'avais lu et relu, sans remuer le moindre poil, la plaque de cuivre qui luisait dans la pénombre : *Vanbedene*.

– Il n'y a personne ? Il m'avait pourtant semblé entendre du bruit...

Dumou venait de surgir près de mon épaule, si près que j'avais senti le souffle tiède de sa respiration sur la peau du cou.

Le ton narquois de ces mots moqueurs avait achevé de m'exaspérer, me tirant subitement de ma torpeur. Je fis volte-face et fixai Dumou dans le blanc des yeux, sans une syllabe. En passant, je le bousculai, du bout de l'épaule, légèrement mais assez fermement pour qu'il comprît que je n'avais pas été dupe, que je *savais* qu'il m'avait suivi, qu'il avait certainement espionné, non sans prendre des notes, toute ma conversation avec Vanbedene et qu'il venait de se montrer, là, sous

mon nez, pour me tourner en ridicule : par ce simple heurt, son stratagème était réduit à néant. Et j'étais remonté chez moi, une pointe de déception, tout de même, sous la langue : la déception de n'avoir pas pu accompagner l'air tacitement menaçant que j'avais pris dans ma retraite de ces quelques mots bien sentis que j'aurais dû, *oui oui*, que j'aurais dû leur lancer à la tête ! À l'un et à l'autre !

Or, ces terribles mots m'étaient venus aux lèvres au moment même où j'avais posé le pied sur le seuil de ma propre porte, au quatrième étage, et je les avais grommelés tout en tournant la clef dans la serrure, tous ces mots qui, identiques, me sont encore revenus à la bouche ce matin à l'instant où, clef en avant, j'ai posé ce même pied sur ce même palier, ici, sur le seuil de ma porte.

Malgré la halte faite un étage plus bas, me voilà complètement essoufflé. Mon cœur tambourine contre ma poitrine, comme si quelqu'un y avait été enfermé et, affolé, appelait à l'aide.

– *Non non*, la déception d'être remonté bredouille, sans nouvelles de Victoire, n'y est absolument pour rien. À vrai dire, je n'y pensais même plus...

Mais ces quatre étages deviennent de jour en jour interminables, et puis, le temps passe tout de même, un régime, de la gymnastique et des exercices respiratoires sont à présent inévitables si je veux garder un pas aussi alerte que celui qui m'a toujours propulsé jusqu'ici, tel un champion de la vie quotidienne, de la porte de la rue à celle de mon appartement, et vice-versa. Or, rien ne m'est plus étranger que de me plier à ce genre de

discipline : il faudra donc que je cherche avant ça un moyen efficace de me préparer à envisager de pratiquer ces différents exercices qui me rebutent complètement, une méthode orientale par exemple, façon « yoga » ou « la méditation en dix leçons », n'importe quoi pourvu que ça soit efficace, et peu coûteux. Toute ma vitalité en dépend, cette vitalité que je sens s'émousser de jour en jour, comme en témoigne donc encore ce matin, ma respiration haletante. Or, ce n'est qu'après avoir retrouvé mon souffle que j'ai constaté que ma porte était entrebâillée.

Où avais-je donc la tête ? J'aurais pourtant juré l'avoir bien refermée, cette porte : pour la chaleur. Car même si les radiateurs sont éteints en ce moment de la journée où je m'appête à partir, je m'efforce toujours de faire comme s'ils ne l'étaient pas, par souci de discipline, pour être certain de ne pas oublier de bien refermer la porte le jour où ils le seraient vraiment, ouverts, et que, pour une raison ou une autre, je devrais m'absenter de chez moi. Le front appuyé contre le panneau de la porte, j'ai déroulé, lentement, minutieusement, tout le film de mes actes entre mon lever et le moment où je suis descendu pour le courrier, repassant plusieurs fois la séquence où l'on me voit quitter l'appartement pour vérifier si j'ai ou non fermé cette porte derrière moi. En vain ! Je sors effectivement de chez moi, la porte est, à cet instant, ouverte, je pose un pied sur le palier, puis, brève ellipse, je suis déjà en train de dévaler les premières marches... Clac. Et j'ai actionné encore une fois la minuterie, rien que pour. Puis, j'ai poussé la porte en veillant à ne pas poser la main sur la poignée et à ne pas faire disparaître, ainsi, les empreintes fraîches qui s'y trouveraient encore et qui pourraient servir à confondre l'éventuel cambrioleur.